

Jean-Marc Larivière Entre le YIN et le YANG

Les murs de nos villages n'ont pas d'oreilles
Numéro 68, septembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1992). Jean-Marc Larivière : entre le YIN et le YANG. *Liaison*,(68), 35–37.

Entre le YIN et le YANG

un portrait brossé par
MARIE-ÉLISABETH BRUNET

Rien ne se manifeste sans son opposé. Le monde en constant déséquilibre cherche constamment son équilibre. Le yin appelle le yang. Cette théorie, Jean-Marc Larivière y souscrit pleinement. Elle sous-tend ses films. Elle explique aussi, selon lui, la série de hasards qui l'ont mené à la création cinématographique.

Car, au moment où il entreprend des études à l'Université de Toronto, en 1974, rien ne semble destiner Jean-Marc à une carrière de cinéaste. Il est originaire de Hawkesbury et son seul contact avec le cinéma – mis à part **The Sound of Music**, lance-t-il à la blague – lui vient jusque-là des films de Truffaut, Godard et Duras diffusés tard le soir, à Radio-Canada. Sa passion à cette époque est plutôt du côté des sciences, notamment la physique.

J'ai toujours eu cette pulsion d'aller au fond des choses, et la physique, mieux que toutes les autres sciences, permet d'aller à l'origine de la matière. Je suis particulièrement attiré par la nouvelle physique qui se

rapproche davantage des arts méditatifs et des philosophies orientales que de l'approche matérialiste qu'on associe normalement à la science occidentale.

S'il entreprend des études en physique et en mathématiques, le hasard le guette au détour. Enfin, ce n'est pas tout à fait le hasard, car la mouche du théâtre l'a déjà piqué au secondaire où il a été du premier groupe à suivre l'option théâtre lancée à l'époque par Justin Martin. La découverte d'une voie jusque-là inconnue de créativité ne réoriente pas tout de suite le scientifique en herbe.

Jean-Marc Larivière constate néanmoins que l'expérience a été déterminante. À l'université, il participe à des productions étudiantes et, après une mise en scène particulièrement réussie, on lui offre de travailler en théâtre pour un an. Il accepte et interrompt, temporairement croit-il, ses études en physique.

Or, le hasard intervient de nouveau. En montant un spectacle multi-média, il touche pour la première fois au cinéma. *J'avais décidé d'intégrer au spectacle une séquence filmée. C'était la première*

fois que je touchais à une caméra 16mm. Ça m'a donné le goût de créer avec les images et le son.

Au même moment, un de ses copains s'inscrit en cinéma au Collège Ryerson. Sans jamais y suivre de cours formels,

Jean-Marc Larivière et sa fille Julie.

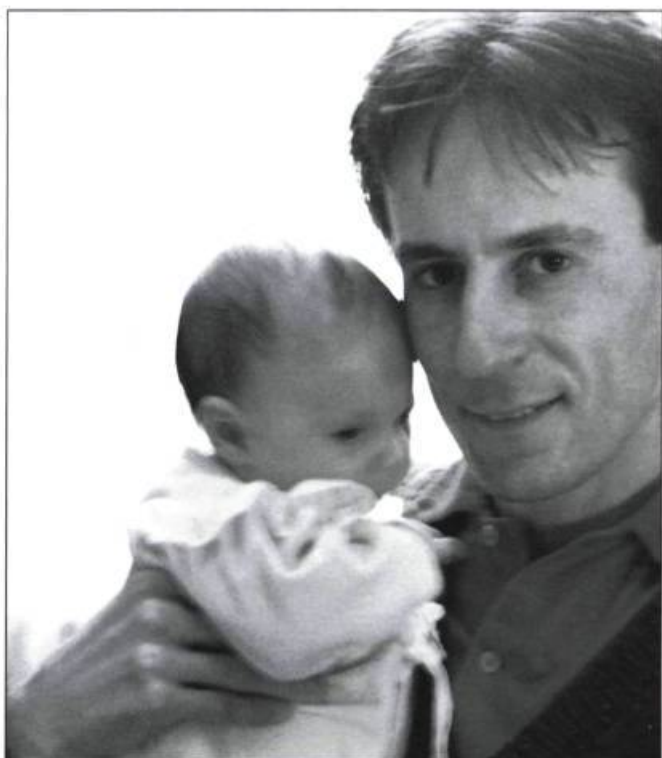


Photo : Sylvie Lacombe

Larivière est de toutes les productions cinématographiques étudiantes de Ryerson. Les connaissances que ses amis acquièrent sur les bancs d'école, il les absorbe sur le plateau. Et grâce aux cinémas de répertoire de Toronto, il se nourrit de films européens : français, mais aussi italiens avec Fellini et Antonioni.

«Pour ma part, je constate que le véritable film politique que j'aimerais faire est un film dont je serais le sujet et qui montrerait à ma femme et à ma fille qui je suis, en d'autres mots, un film de famille, un *home-movie*.»

J. L. Godard

À Toronto, les années 1976-1978 sont la belle époque de la musique punk. Une rencontre fortuite avec Patrice Desbiens, alors batteur pour un groupe punk d'avant-garde, aiguille Jean-Marc Larivière du côté des percussions. À partir d'un premier synthétiseur, il s'aménage un mini-studio où il conçoit des trames sonores et fait des mixages pour ses amis cinéastes.

Mais il faut bien vivre, et fort de sa maîtrise des langues, Larivière offre ses services aux agences de traduction qui commencent alors à foisonner à Toronto. De fil en aiguille, et encore par

hasard, il devient interprète de conférence, métier qui, encore aujourd'hui, lui assure son gagne-pain tout en lui laissant du temps pour se consacrer au cinéma.

Absorbé dans le milieu cinématographique anglophone de Toronto, Jean-Marc Larivière oeuvre longtemps en «homme invisible» du cinéma franco-ontarien. Un anonymat qui lui donne une grande marge de manoeuvre pour explorer les pistes qui l'intéressent.

Si j'avais été à Montréal, je n'aurais eu d'autre choix que de me situer en réaction à ce qui se faisait dans le milieu du cinéma

québécois. À Toronto, parce que j'étais seul à faire ce que je faisais, je pouvais trouver d'autres repères et explorer moi-même les sentiers de la création sans être influencé par les succès ou les échecs des autres.

Il avoue beaucoup aimer Toronto, *une merveilleuse ville cosmopolite, lieu privilégié de tous mes hasards.* Lieu de rencontres qui l'ont, par exemple, amené à travailler comme assistant-réalisateur pour le long métrage de Peter Mettler, **Top of His Head**, ou encore à tourner le premier vidéo-clip du groupe Cowboy Junkies juste au moment où celui-ci connaît le succès avec son disque **The Trinity Sessions**.

Mais même si ses collaborateurs ont été et sont toujours pour la plupart anglophones, Larivière n'a jamais été tenté de créer autrement qu'en français. *Je ne me suis jamais demandé si j'allais tourner mon premier film en français ou en anglais. C'était une question qui ne se posait même pas.*

Il écrit son premier scénario de long métrage lors d'un concours lancé conjointement par l'ONF et TVOntario. Même si le scénario n'est pas retenu, il veut le tourner coûte que coûte. *C'était de la grande naïveté de ma part : j'avais écrit un scénario ... pas question de ne pas le tourner.* Ainsi, avec 10 000 \$ d'économies, l'aide

technique de l'ONF et la participation de ses copains-cinéastes, Jean-Marc Larivière réussit à tourner **Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux**. Ce film, qui entre dans l'intimité quotidienne de trois femmes partageant un logement, est présenté en 1984 au Festival des Festivals de Toronto, presque à la surprise de son créateur qui n'en espérait pas tant.

Le cinéma, pour moi, est d'abord et avant tout un moyen de ME conscientiser, de m'expliquer mes propres mystères. Heureusement, ça semble donner des films intéressants, sinon ça resterait des home-movies, ajoutait-il en riant. Ce serait encore des outils de conscientisation, mais est-ce que ça mériterait d'être vu ?

Tout personnel qu'il soit, le cinéma de Jean-Marc Larivière trouve définitivement des résonances. Son deuxième film, **Divine Solitude**, qui transpose sur pellicule l'oeuvre chorégraphique de la danseuse Nana Gleason, est lui aussi retenu par les programmeurs du Festival des Festivals en 1986. Il remporte la palme d'argent au Festival Dance on Camera, à New York, et est l'un des finalistes au prestigieux American Film and Video Festival de New York. Ainsi les films d'un des rares cinéastes indépendants de l'Ontario français ont réussi à se faire une

«À Toronto, j'ai pu explorer les sentiers de la création sans être influencé par les succès ou les échecs des autres».

niche dans l'univers de la cinématographie. Mais ici le système de distribution et de diffusion est tel que peu de gens ont eu l'occasion de les voir. Du côté du grand écran, Larivière n'a aucun espoir puisque, exception faite des cinémas de répertoire, les salles sont contrôlées par des distributeurs américains.

C'est, à mon avis, un système aberrant qui sape les efforts de Téléfilm et de tous les organismes qui tentent d'encourager la production canadienne. Mais c'est l'attitude des diffuseurs de la télévision que Jean-Marc Larivière déplore surtout. Je n'ai pas encore senti, ni à Radio-Canada, ni à La Chaîne, un véritable intérêt pour la cinématographie franco-ontarienne. Certains disent qu'il n'y en a pas, mais c'est le Catch-22 : y en a pas parce que ça n'est pas diffusé. Et même si, dans mon cas, ils savent que je suis là, jamais ils n'ont sollicité mes produits.

Le printemps dernier, La Chaîne a bien diffusé **Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux**, mais sans aucun battage publicitaire, *comme si on voulait le passer sans que personne ne s'en aperçoive*, d'ajouter le cinéaste.

C'est en partie pour intervenir dans des dossiers comme celui-là que Jean-Marc Larivière

préside, depuis deux ans, la Nouvelle Assemblée des cinéastes franco-ontariens (NACFO). *L'expression de notre culture doit passer par le télévisuel. C'est essentiel; c'est le seul moyen de faire contrepoids à notre éparpillement géographique.*

Dans l'immédiat, le cinéaste prépare son deuxième long métrage, un film de fiction intitulé **L'absence** qui explore la dimension spirituelle de l'être humain. *Nous vivons dans un monde qui a à peu près évacué tout ce qu'on pourrait appeler la dimension spirituelle. Mon personnage prend conscience du vide qui l'habite et découvre sa propre absence à lui-même.*

Cette fois, pas question de tourner avec ses économies car le budget dépasse le demi-million. Mais si la Société de développement de l'industrie cinématographique de l'Ontario répond aussi positivement que l'ont fait l'ONF et les conseils des arts, le tournage sera peut-être en cours au moment de la parution de ce texte.

Jean-Marc Larivière est néanmoins conscient d'une chose : à cause des ressources énormes qu'exige le cinéma pour grand écran, de moins en moins de cinéastes réussissent à tourner leurs scénarios. *Les cinéastes sont les seuls artistes qui ne peuvent créer sans d'abord expliquer et justifier leur projet de*



création et sans d'abord toucher des sous. C'est absurde !

Pour pouvoir faire les films dont il a envie, sans être toujours à la merci des bailleurs de fonds, il faut inévitablement explorer les nouvelles technologies vidéographiques. C'est donc avec sa nouvelle caméra hi 8 que Jean-Marc Larivière commence à tourner du matériel pour des projets qu'il garde depuis longtemps dans ses tiroirs...

Jean-Marc Larivière
dans la série «Lesbien»
de la photographe
Sylvie Lacombe